

En attendant de pouvoir réaliser cet idéal, Ludovic della Mora occupait sa vie d'une façon intelligente.

Artiste né—comment ne pas l'être dans cette ville de l'Art?—il se consacrait, avec passion, à la culture des arts, à toutes les manifestations artistiques.

Et ce fut en cultivant cette passion qu'il éprouva l'autre passion qui devait fixer sa vie.

Celle qui, dès le premier choc, fit si violemment vibrer son cœur, était d'ailleurs parfaitement digne de lui.

Bien qu'elle n'eût ni une grosse fortune, ni un nom éclatant — elle s'appelait tout simplement Françoise Dorville—elle n'était pas sans ressources ni d'extraction vulgaire. C'était une Française, appartenant à la meilleure bourgeoisie.

Orpheline de bonne heure, puis débarrassée de toute tutelle à vingt ans, la jeune fille, à qui ses revenus assuraient une large indépendance, s'était mise à courir le monde, éprise d'aventures, d'impressions d'art.

Malheureusement pour elle, Françoise Dorville était trop jolie pour courir le monde seule sans être exposée à bien des dangers.

Et tout absorbée qu'elle fût à recueillir des impressions artistiques, elle devait forcément recueillir aussi bien des déclarations brûlantes.

Comment un homme eût-il pu, en effet, résister à la tentation de dire à cette fille superbe son ardente admiration?

Tout en elle était séduction: sa démarche à la fois noble et gracieuse, ses traits délicats, ses yeux rieurs, sa bouche exquise et ses magnifiques cheveux noirs qu'elle laissait souvent tomber sur ses épaules, soit éparpilés, soit réunis en deux grosses nattes.

Il est vrai que les hommages qu'elle recueillait sur son passage n'avaient à ses yeux aucune importance. Habitée aux louanges, elle passait au milieu de la nuée d'adorateurs que sa rayonnante beauté attirait sur ses pas, sans s'émouvoir le moins du monde; son cœur n'avait pas encore vibré.

Accoutumée d'ailleurs à vivre un peu en garçon, au milieu des artistes qu'elle coudoyait dans les villes qu'elle traversait—car, artiste elle-même et peignant passablement, elle ne séjournait jamais dans une ville d'art sans travailler un peu — elle traitait tous les jeunes gens moins en soupirants qu'en camarades; et, sans être ni froide ni cruelle, elle prenait leur passion... en riant.

Cependant, un beau jour, elle n'avait plus ri. C'était à Florence où le hasard de ses pérégrinations l'avait amenée.

Assise sur un haut escabeau, elle était en train de copier une "Vierge" de Fra Angelico dans la galerie du Grand-Duc, lorsque soudain une voix très douce avait murmuré à son oreille quelques mots qui l'avaient fait tressaillir longuement.

Elle s'était retournée en rougissant et s'était trouvée en face d'un jeune homme d'une extrême distinction, qui la regardait avec une telle expression de tendresse à la fois ardente et respectueuse, qu'elle était restée une bonne minute le pinceau en l'air, bouche bée, comme fascinée.

Cette minute avait décidé de la vie de Françoise Dorville et du comte Ludovic della Mora.

En cette minute, le coup de foudre—qui n'est pas un vain mot—faisait vibrer ces deux êtres à l'unisson, avait fondu leurs deux cœurs en un seul.